



442ÈME RUE

Fanzine à géométrie variable et parution aléatoirement régulière.

N° 1



442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE

☎ (33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER
CYRIL & STUBORA

Bruno "Zouky" MERZOUK (RIP)
Edouard NENEZ & BRIGITTE BOP
SPERMICIDE

Les MARTEAUX PIKETTES
Les KONSTROY boys & girls

THIERRY (General Strike) & MANU (Zone Onze)
KIKI (Fossoyeurs)

FOREHEAD

STEFAN (No Balls Records)

FRANK (Slow Death)

ZERIC (Trauma Social) : C'est loin Woodstock ?

The SLIT PLASTERS (C'est loin le Vatican ?)

CAMILLE (c'est loin la présidence ?)

ZOE

MARCO (Aderock)

HERVE & GUTTERCATS

WARUM JOE

Johan ASHERTON (C'est loin l'Ukraine ?)

CATHIMINI

Jean-Luc JOUSSE

YVES (Hands & Arms)

TOMA (Rockin' Dogs)

CHRISTOPHE (Dirty Punk)

Philippe MARIE (Gibert)

Patrice LAPEROUSE

AC/JC (Zebarges)

Lucas TROUBLE (La vue et le goût)

GILLES (Pitshark Records)

**Jeudi 10 novembre 2011 - 21:27:36 (Roman
time)**

FORMATS COURTS

FOREHEAD : Head on (CD démo)

Ca n'a pas l'air comme ça, mais les havrais de Forehead sont quand même ensemble depuis près de 15 ans... ce qui ne les empêche pas, comme au bon vieux temps, de sortir une petite démo, et non pas un "vrai" disque. En fait c'est surtout parce que le groupe a connu un important changement de personnel que ces 4 titres sortent sous cette forme, avec le récent départ du bassiste (et cofondateur du gang), et, plutôt que de coopter un nouveau membre, les 2 guitaristes (eux-mêmes là depuis le début également) ont décidé de se partager la 4 cordes, en sus de leurs 6 respectives, et donc de poursuivre l'aventure en trio et non plus en quatuor. Ce qui, pour nous, ne change pas fondamentalement les choses, Forehead nous calibrant le même rock à forte teneur électrique, entre punk lancinant et noise pregnante. Les lascars savent s'y prendre pour trosser des chansons intenses et radicales, à la mélodie affirmée ("New frontier") comme à l'ardeur tellurique ("T.I.N.A."). On redresse donc la tête, on bombe le torse, et on fait front, le rock'n'roll ce n'est pas pour les pleureuses ni les chochottes.

STEREOZOR (CD démo)

Ceux-là non plus ne sont pas nés de la dernière bourrasque, même si le groupe n'a été porté sur les fonds baptismaux qu'en 2010. Avec 2 anciens Heatseeker et un ex Bushmen, Stereozor affiche donc quelques années d'expérience au compteur du pilonnage de riff. La musique du trio est lourde, pugnace, implacable, alliant la puissance de feu du hardcore plombé et la fusion d'une noise crachée par quelque fonderie en état de grâce. La mécanique est impeccablement huilée, et l'exécution d'une précision horlogère, le tout avançant inéluctablement et déroulant ses harmonies furibardes avec l'arrogance d'une division blindée en campagne. Y a pas à dire, au réveil, ça vous reboot les neurones plus efficacement qu'une pleine citerne d'arabica.

Nikki SUDDEN/Dave KUSWORTH (Split SP, Sunthunder Records - <http://www.sunthunder.net>)

Ne vous fiez pas à l'accroche de ce single, affichant clairement sur la pochette le nom des Jacobites. Il ne s'agit nullement d'une énième reformation du groupe mené par Nikki Sudden et Dave Kusworth, mais bel et bien d'un split single avec les 2 compères, mais chacun sur sa face. Du côté Nikki, "The otter song" (il s'agissait d'un titre de travail donné par Nikki à cette chanson, mais, ce dernier n'ayant jamais fait part à quiconque du titre définitif qu'il comptait lui donner, c'est celui qui lui est resté) est une chanson enregistrée en 2003 avec Joey Skidmore, Vinz et Manga (ces 2 derniers ayant constitué la section rythmique de la première mouture de Holy Curse, ainsi que celle du défunt Dimi Dero Inc., et formant aujourd'hui celle de 3 Headed Dog). En une journée, le 14 novembre, les 4 musiciens mirent en boîte 3 titres, avec "Ventriloquist doll" et "Pistol in my pocket" qui furent inclus sur le dernier album en date de Joey, "Ventriloquist doll", paru en 2008 sur ce même label espagnol Sunthunder. "The otter song" est resté inédit jusqu'à aujourd'hui, Joey n'ayant pu l'inclure sur son album puisque chanté par Nikki, même si, à l'époque, il m'en avait fait parvenir une copie. Nikki avait toujours considéré que ce titre ferait un excellent single, et, d'ailleurs, après sa mort en 2006, Joey m'avait proposé de le sortir dans ce format sur la "442ème Rue". Mais l'argent me faisant défaut à ce moment là, et, de plus, craignant qu'on ne m'accuse de "capitaliser" sur la mort de Nikki, j'avais décliné cette offre, même si, moi aussi, je trouvais que cette ritournelle sautillante et primesautière, grâce à l'apport d'un orgue volubile et virevoltant, ritournelle typique du style de Nikki, aurait fait un single imparable. C'est pourquoi je me réjouis de la voir paraître officiellement sur cette galette aujourd'hui, ce n'est que justice rendue à ce grand bonhomme qu'était Nikki Sudden. Du côté Dave, "Apartment to compartment" est une vieille composition du père Kusworth, un titre qui date de l'époque des Ragdolls, mais qui fit aussi les belles heures scéniques des Jacobites (même si ces derniers ne l'enregistrèrent jamais). Pour les besoins de ce split Dave Kusworth a donc ressuscité cette chanson, l'enregistrant avec le groupe espagnol Los Tupper, augmenté pour l'occasion d'une section de cuivres complète qui, du coup, donne une brillance et une chaleur inattendues à un morceau typiquement kusworthien, donc pas franchement d'une folle gaieté. C'est la magie des arrangements que de donner une nouvelle vie à une chanson. Au final on a donc un split single racoquinant, même de manière posthume, les 2 anciens complices des Jacobites, les fans apprécieront. Les autres s'inclineront devant tant de talent et de facilité à écrire de telles pop-songs.

The CHUCK NORRIS EXPERIMENT : Bloodbite (CDS, No Balls Records/Tornado Ride Records)

The CHUCK NORRIS EXPERIMENT/GOY DIVISION (Split SP, No Balls Records)

Quelques mois à peine après la parution de "Dead central", leur dernier album sur le label allemand I Hate People Records, nos amis suédois the Chuck Norris Experiment nous reviennent avec ce nouveau single, couplant un extrait de l'album, "Back in your cage", et un inédit, "Bloodbite". C'est évidemment du Chuck Norris Experiment bon teint, un heavy power rock'n'roll aux mélodies affûtées, aux riffs incandescents, à l'efficacité insondable. "Bloodbite", qui débute sur un halètement de jeune fille en fuite, comme le "Jack the ripper" de Screamin' Lord Sutch, l'événement faisant place ici à un vampire tout aussi vindicatif, le morceau donc n'aurait évidemment pas dépareillé sur l'album, mais, ayant été écrit après sa sortie, il aurait été difficile pour le groupe de l'y inclure. D'où ce CD single à tirage limité, et réservé aux fans hardcore du groupe. D'ailleurs la vocation première de "Bloodbite" était de paraître sur un split single du label allemand No Balls Records, avec Goy Division (le projet de Jake Starr et Dan-O Deckelman des défunts Adam West) sur l'autre face, le tout sous la forme d'un superbe picture-disc, la face CNE s'ornant du même dessin que le CD single, un élan (la bestiole) zombifié menaçant. "Bloodbite" fonctionne aussi bien en CD qu'en vinyl, vous vous en doutez. Chez Goy Division (en fait Jake Starr plus the Rats, l'actuel groupe de Deckelman), et comme pour un précédent single, déjà chez No Balls Records, c'est une reprise de Joy Division, "Failures", qui est au programme. Du Joy Division débarrassé du côté cold et new-wave du groupe de Ian Curtis, et traité à la sauce punky-rock'n'roll qui avait fait les délices d'Adam West, et donc ceux de ce Goy Division qui ne devrait pas survivre à ces 3 reprises faites essentiellement pour le fun. L'art-work de cette face étant un hommage, sombre et appuyé, à l'iconographie développée par le groupe anglais voilà plus de 30 ans maintenant. Un superbe objet donc, en même temps qu'un disque plein de bruit et de fureur, là aussi en tirage limité.

The HELLTONS/The MURDERBURGERS (Split EP, Teen Punk Records/Waterslide Records/Des Ciseaux Et Une Photocopieuse/Slow Death/Nowhere Records/Making Believe Records)

Entre le vert de la pochette et celui du vinyl, on nage en pleine science-fiction de série B avec ce petit split EP sans prétention qui fleure bon une pop-punk fraîche, roborative et entraînante. D'un côté les bordelais the Helltons, entre Screeching Weasel et Methadones (facile cette référence avec un titre comme "Give me some methadone"), qui glaviotent 2 morceaux sans se prendre la tête le moins du monde, alignant les accords comme on descend les demis un samedi soir ordinaire au Café du Commerce. Ça avoine et ça fait secouer la tête, c'est cool. Sur l'autre face les écossais the Murderburgers, un poil moins pop, un chouia plus punk, comprenez surtout plus véloces dans leur volonté de battre le record du monde du riff le plus rapide de ce côté-ci de l'Atlantique. Entre Ramones et Apers pour simplifier le propos, mais sans galvauder un groupe plein de promesses.

FREAK SHOW : Girls gone wild (CD single autoproduit - www.freakshow.fr)

Bon, on récapitule. Du sexe ? Y en a, au moins sur la pochette de ce CD single avec une accorte et plutôt gironde demoiselle qui n'hésite pas à faire montre d'une plastique à damner un saint (ce dernier mot, vous l'écrivez comme vous voulez, ça marche pareil). Du rock'n'roll ? Y en a aussi, même si le groupe se présente comme adepte de heavy metal FM. Au moins sur les 2 titres de l'objet, le côté FM n'apparaît pas clairement, ce qui est heureux, reste juste le côté heavy-rock plutôt juteux et efficace, ce qui ne peut que nous complaire, avouons-le sans complexe. De la drogue ? Là, je ne sais pas, n'ayant jamais partagé ma paille ni ma petite cuillère avec les 5 membres de Freak Show. Restent néanmoins 2 bonnes raisons de s'intéresser à un gang plutôt velu... pour l'instant... en attendant que le virage FM ne les rattrape dans un futur qu'on espère lointain. Et là, évidemment, ce sera une autre paire de santiags... Mais à chaque jour suffit sa peine...

The BORING/ESCAPE : Home is where friends are (Split EP, Kanal Hysterik/Trauma Social/Dream Comes True/Monkey Cookie Records/Chanmax Records)

Dans la grande saga des splits où les groupes reprennent leurs petits camarades de sillon, voici une belle petite pièce de plastique rouge sous un non moins bel emballage signé Seb Pinto. Les 2 gangs ne sont d'ailleurs pas que voisins de vinyl puisqu'ils sont originaires de la même ville, Colmar, Alsace, et que je les soupçonne même de largement fricoter ensemble lors de répétitions sans nul doute fort houblonnées. Ce qui expliquerait, par ailleurs, une certaine concordance d'esprit quant à la musique développée par nos 2 commandos électriques, à savoir un punk-hardcore enragé et chaud comme un hiver qu'ils n'ont pas dehors. Du coup, le fait que, en sus d'un original pour chaque combo, ceux-ci reprennent

également un morceau de leurs alter-egos ne fait que renforcer des liens qu'on sent plus étroits encore que ceux unissant Sarkozy aux enveloppes pleines de grosses coupures de la mère Bettencourt ou aux malettes remplies de rétro-commissions pakistano-sous-marines. Y a pas à tortiller de l'arrière-train, c'est saignant comme un t-bone de bison, et ça bastonne comme une compagnie de CRS dopée à la caféine de synthèse. C'est pas avec ça que vous allez réussir votre entretien d'embauche au poste de dalaï-lama, mais faut savoir ce qu'on veut, hein...

HEAVEN SUCKS : 1 (CD, General Strike/Skuds Prod)

Rennes n'est pas encore morte, la cité bretonne résonne encore de méchants riffs hardcore et métal, les 2 couleurs fièrement portées par ce tout nouveau groupe qui ne fait ni dans la dentelle ni dans la fioriture. Association de malfaiteurs qui compte dans ses rangs, entre autres, Thierry, l'ancien bassiste du groupe banlieusard Happy Kolo (aujourd'hui installé sur les bords de la Villaine), et Doc Louarn, chanteur de Skuds And Panic People, Heaven Sucks va à l'essentiel avec des titres violents, brutaux et sans ménagement. Aucune place ici pour de vaines considérations métaphysiques, Heaven Sucks sont définitivement ancrés dans le quotidien, le leur, le nôtre, celui de millions de gens, prolétaires qui en ont marre de se faire exploiter par les requins de l'industrie financière. Sauf que eux ont choisi de ne pas se laisser tondre sans rien dire, et c'est avec force riffs assassins et paroles teigneuses qu'ils s'expriment, nous annonçant orages émeutiers et chutes brutales de murs d'indifférence. Puissent-ils être entendus.

The CAVALIERS : The Cavaliers (EP, Kizmiaz Records)

Nouveau 4 titres (après un premier album impeccable il y a une paire d'années) pour le quatuor parisien, et toujours cette furieuse envie de faire un rock'n'roll bien juteux, bien éruptif, bien saignant, en "adaptant" la furia des 50's-60's à l'énergie brute et pure des années 2000. Moitié instrumental ("Wild for kicks" et "Banned in C.F"), moitié vocal ("Bad motorcycle", version liftée d'un titre des Crestones, et "Dancing party", un titre de Link Wray revu et corrigé par leurs soins), ce EP nous propose 2 facettes tout aussi transcendantes d'un groupe qui se balade avec aisance d'un surf physique à un white rock sans compromis (ah ce saxophone mutin sur les 2 titres de la face B). Si ces 4 Cavaliers sont annonciateurs d'une apocalypse, celle-ci sera foutrement électrique, énergique et lysergique, bref pas de quoi s'inquiéter finalement.

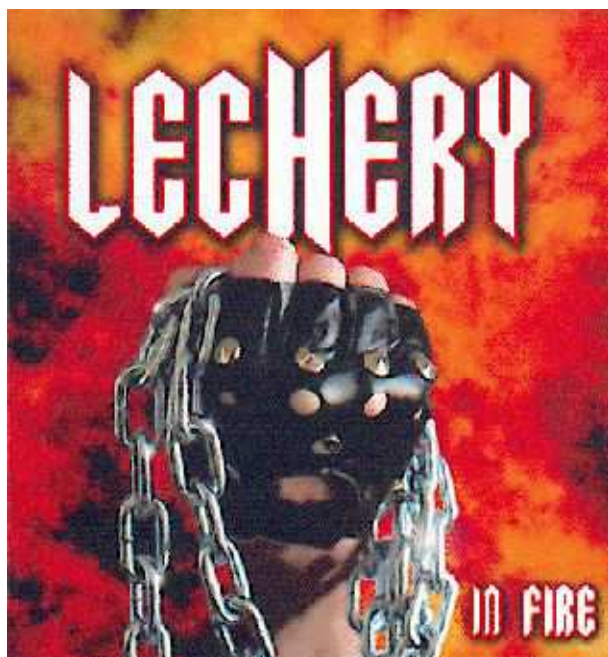
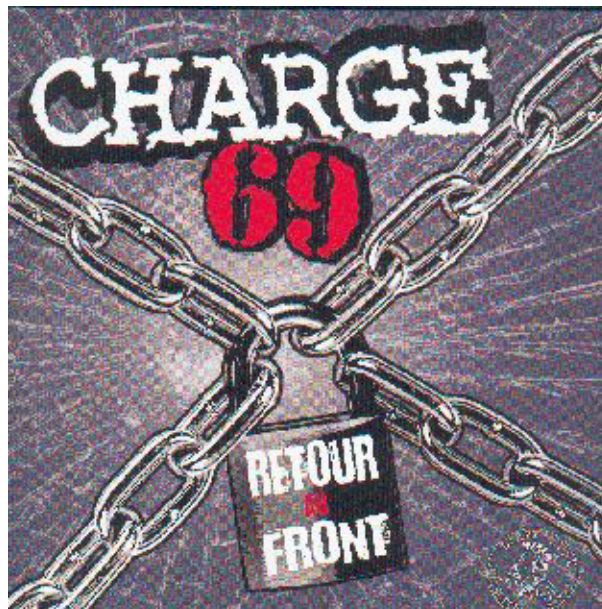
MAJOR DOLBY : Major Dolby (EP, Kizmiaz Records)

Élégant EP de ce duo rennais franchement influencé par les musiques de films de série B anglaise des 60's. On aime le côté sautillant et primesautier de ces 4 instrumentaux où l'orgue se taille une belle tranche de virevoltantes arpegges. Entièrement instrumental, ce disque fleure bon l'ambiance surannée d'une époque où l'insouciance permettait toutes les audaces musicales, toutes les facilités stylistiques, toutes les accointances pas toujours de bon aloi. En écoutant ce disque on a des images de surprise-parties légères, de promenades automobiles champêtres, de cocktails nonchalants, de dolce vita déléteres qui nous viennent à

l'esprit, et on se prend une bouffée de nostalgie cinématographique qui nous amène un sourire béat au coin des lèvres. On est bien quoi...

CHARGE 69 : Retour au front (EP, Dirty Punk Records - <http://dirtypunk.fr>)

Un petit rappel historique s'impose vite fait. En 2009 Charge 69 connaît un énième changement de personnel, avec l'arrivée de Mumia, guitariste de Skarface, et de Vérole, chanteur des Cadavres et d'Euroshima. Très vite cette nouvelle formation enregistre un mini CD, "Retour au front" (tout un programme), avant un nouvel album, "Résistance électrique" (voir chronique dans le n° 90). Aujourd'hui c'est le label Dirty Punk qui sort la version vinyl de "Retour au front", et, comme d'habitude, l'objet est bien beau avec son vinyl bleu et noir. Mais, évidemment, c'est quand même pour la musique que la chose vaut qu'on se penche sur son cas. Avec ses 2 inédits, "Triste romance" (sur des paroles de Lisa Tomic, la chanteuse d'Euroshima) et "Retour au front", et ses 2 versions alternatives de morceaux de "Résistance électrique", "La voix de son mal être" et "Silencio", c'est donc un vrai disque de Charge 69 avec des vrais morceaux de punk-rock dedans qu'on peut s'envoyer derrière la glotte sans une once d'arrière-pensée métaphysique. Les musiciens passent (mais Caps et Laurent sont toujours fidèles au poste, inamovibles), Charge 69 reste Charge 69, soit un punk-rock sans concession (et c'est pas Vérole qui va les faire bouger d'un iota en la matière), franc du médiateur, direct dans ta face, un roc, un pilier, une base d'une solidité à toute épreuve. C'est bon de savoir qu'on peut toujours compter sur eux. Complément idéal de l'album, donc...



LECHERY : In fire (CD, Metal Heaven - www.metalheaven.net)

On sait les suédois adeptes de longue date des riffs les plus méchants de ce côté de la planète métal, Lechery ne fait pas exception, comme le confirme leur deuxième album, un "In fire" adéquatement nommé tant on a l'impression que ce disque sort directement des forges d'Hephaistos, buriné à l'ancienne, patiné à la tradition, martelé à l'artisanal. Nos 4 vikings, regroupés au sein de Lechery depuis 2004, mais appareillés plus ou moins épisodiquement dans diverses bandes de malfrats depuis plus longtemps encore, nous font redécouvrir les joies du heavy metal millésimé 80's, avec supplément de rythmiques à la limite du sur-régime. Ça ne rigole pas, et c'est un euphémisme. Emmenés par un ancien Arch Enemy, Martin Bengtsson, nos gaillards manient le cuir, la chaîne et le feu en un déferlement de violence et de sauvagerie que n'auraient pas renié leurs ancêtres partis à la conquête de nouveaux territoires à piller et à rançonner. C'est pas qu'ils aient mauvais fond notez bien, c'est juste que la musique de Lechery ne fait pas de prisonniers, et ne se complait que dans le fracas et le carnage. C'est dans les gènes, dans la culture (en bouillon), dans le sein maternel. Le reste n'est que gloserie stérile.

The HALF DEAD PIGS : The Half Dead Pigs (CD, Kanal Hysterik/Trauma Social/L'Asso Doomy)

Les temps changent. Aujourd'hui une petite fille modèle peut fort bien se balader dans la rue avec son cochon familier en laisse que ça semblerait presque banal. C'est fort de ce constat que les Half Dead Pigs ont décidé de leur rendre hommage, à ces petites filles de bonne famille et leur mignons compagnons à 4 pattes. Après, ce que les dites jouvencelles font à 4 pattes avec les dits animaux ne regarde qu'elles... et eux... et peut-être les Half Dead Pigs qui, j'en mettrais ma main à la porcherie, préféreraient probablement être à la place des gorets plutôt qu'en train de ferrailer comme des sidérurgistes en fin de carrière sur leurs guitares rafistolées. Mais bon, comme les demoiselles ne daignent pas leur accorder ne serait-ce que l'ombre d'une esquisse d'un regard, force est, pour les Half Dead Pigs, de continuer à tronçonner leurs cordes de mi et bûcheronner leurs tambours. Après tout le punk-rock ça peut aussi procurer sa dose de frissons et ça peut surtout se partager avec quelques allumés de l'électricité aussi cramés du cerveau qu'un groupe en devenir comme les Half Dead Pigs. Donc, à défaut de trosser de la nymphette prépubère au pied du premier réverbère venu, les Half Dead Pigs nous ramonent les gonades à grands coups de riffs rageurs, façon bisou de pitbull sous ecsta, nous rabotent les muqueuses à grands coups de vocaux abrasifs, façon caresse de succube manucurée au papier de verre, nous flagellent les chromosomes à grands coups d'hymnes punky, façon body-body de grizzly au sortir d'une hibernation nucléaire. C'est pas qu'ils soient génétiquement sociaux les Half Dead Pigs, c'est juste qu'ils sont salement énervés par le "Monde de merde" qui les (nous) entoure. Et on ne peut déceimment pas leur en vouloir pour ça. Après, qu'ils s'en prennent à ces charmantes bestioles toutes roses, toutes rondes et si sexy au point de ne voir en elles que pointillés à découper et lardons en devenir, je ne suis pas sûr que leurs si douces et innocentes maîtresses voient la chose d'un oeil approbateur. Je suis même prêt à parier qu'elles préféreraient se sacrifier et s'offrir en victimes expiatoires aux assauts testostéronés des Half Dead Pigs en lieu et place de leurs petits amis grassouillets. Après tout, peut-être pourraient-elles y trouver de nouveaux plaisirs.



La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

Retrouvez la "442ème Rue" tous les mardis, de 18h30 à 21h, sur le 94.5 de Triage FM. C'est à Migennes (Yonne) que ça se passe. Vous pouvez aussi écouter l'émission sur Internet via le site : <http://www.triaagefm.fr> Ne manquez pas également, de 21h à minuit, le "Best of 442ème Rue". Stay tuned.



DEPARTMENT OF CORRECTION : L'école du goût (CD, Rewolucja Records/Imbecil Entertainment/Pogo Records) ZEBARGES : Stay barges or die !!! (CD, Ortsid Prod)

Evacuons de suite les possibilités de malentendu, ces 2 disques ne sont pas à destination des babos, des doux rêveurs, des poètes ni des midinettes, pas non plus pour les fashion victims, les militants UMP, les garçons coiffeurs ni les fonctionnaires jugulaire-jugulaire. Là c'est de la bourrinade pure et dure, de l'artillerie lourde, du t-rex de compétition, du napalmage en règle.

Chez Department Of Correction on a choisi le grind-core pour s'exprimer... Mais du grind-core de qualité, attention, on a beau charger ses riffs à l'uranium enrichi on n'en a pas moins un minimum de goût, d'ailleurs c'est dit dans le titre, alors... Bon, une fois ceci exposé, faut bien avouer que c'est du brutal ce Department Of Correction (et à leur propos on pourrait largement paraphraser le dialogue complet de la scène de la cuisine des "Tontons Flingueurs", mais faute de place, on fera juste confiance à votre mémoire pour ça), de l'ultra-rapide (13 titres en 10 minutes, Usain Bolt peut aller se rhabiller), du fulgurant et du carnassier... Mais avec le sourire, parce que bon, on a beau être adepte de l'atomisation radicale on n'en a pas moins un minimum de savoir-vivre et d'éducation (2000 ans de civilisation judéo-chrétienne, on a beau dire, ça laisse quand même des traces). En tout cas, dans le genre, c'est aussi bien foutu qu'une porno-star pas encore retouchée, aussi bien calibré qu'un moteur de Formule 1, aussi bien tourné qu'un sonnet de Ronsard, aussi bien envoyé qu'une réplique de Groucho Marx. Et ça n'est qu'un EP, l'album (prévu pour début 2012) promet.

Evidemment, derrière ces esthètes du grind-core, s'enquiller le nouvel album des troyens de Zebarges c'est déjà se retrouver à patauger dans la gadoue la plus tenace et le vomir le plus kaléidoscopique. Le "vlobeurghhh de la mort à se chier dessus" (là aussi c'est gravé au fer rouge sur la galette) de Zebarges est un métal foutraque à base de basse dézinguée, de boîte à rythme lobotomisée et de chant shizophrène. C'est pas compliqué, les 2 zozos n'enregistrent leurs disques que lorsqu'on leur accorde une permission de sortie de l'asile où ils squattent habituellement, là où ils ont tout le temps de composer des ritournelles branques et des comptines maboules qu'ils nous restituent avec toute la foi d'un inquisiteur monomaniacque, tout l'amour d'un nécrophile tendance zoophile, toute la délicatesse d'un commando de predators mutants. On a beau être prévenu et déjà savoir de quoi il retourne (voir chronique de leur précédent album, "Too big for love", dans le n° 73), on est toujours agréablement surpris par le bordel que 2 mecs seuls arrivent à mettre sur un pauvre CD qui doit bien se demander ce qu'il a fait à ce brave Emile Berliner (l'inventeur du disque, bande de béotiens) pour avoir mérité un tel traitement sonore, quelque part entre les loisirs déflagratoires de Jules Bonnot et les amusantes expériences de petit chimiste d'Alfred Nobel. Notez que, au moins, on reste entre gens de bonne compagnie.

ÖFÖ AM : The beast within - A journey in the life of Öctaman (LP, Slow Death)

Diantre, c'est pas tous les jours qu'on pose sur la platine un groupe 100% instrumental qui ne fasse pas dans le surf. Du coup ce premier album de Öfö Am ne laisse pas de nous intriguer avec son psyché-stoner sans parole. Personnellement il me faut remonter jusqu'en 2006 avec l'album de Mole Fever sur Nova Express pour retrouver trace d'un groupe instrumental aussi intense et tendu que les montpelliérains qui nous intéressent aujourd'hui. Et pour ce voyage conceptuel dans la vie d'Öctaman (et qui que soit ce dernier) Öfö Am a décidé de partager ses efforts en 3 actes et 10 scènes (les morceaux donc), comme pour une pièce de théâtre où la seule imagination de l'auditeur doit fournir matière à inventer une histoire qui, évidemment, va fluctuer au fil des écoutes et de l'état d'esprit du moment. A priori on pourrait penser qu'un truc complètement instrumental et qui navigue entre Black Sabbath (post Osbourne) et Kyuss ça risque d'être un peu ardu, mais ça n'est pas le cas, par la grâce notamment de titres qui évitent le poncif de la mélodie à rallonge et qui savent rester dans une limite temporelle raisonnable. On se surprend même à guetter les petits plus (comme les interventions de synthés sur 2 morceaux) ou à traquer les trouvailles sonores (et dans le genre on est servi puisque l'un des membres du trio est également concepteur de pédales d'effets pour guitares dans le civil). Rien à voir donc avec un quelconque rock progressif gras du bide, ni avec un opéra-rock pompeux et rébarbatif, le bazar s'écouterait même avec une certaine jubilation. Décidément, y en a qui nous étonneront toujours...

Kevin JUNIOR : Ruins (A collection of rarities, B-sides & outtakes) (CD, Hanky Panky Records/Sunthunder Records)

Kevin Junior n'est pas ce qu'on pourrait appeler un incontournable de la scène rock internationale, aucune chance de le voir en couverture de quelque magazine que ce soit, aucun risque de le croiser sur MTV, aucune opportunité de l'entendre à la radio, et fort peu de possibilités de le voir en concert au bar du coin. Et pourtant le bonhomme nous régale de ses disques depuis un quart de siècle maintenant... Sauf que ceux-ci sortent dans la plus totale indifférence, et dans une confidentialité certaine, du coup nous ne sommes qu'une poignée à nous émerveiller du talent et du génie du chicagoin. Un Kevin Junior surtout connu pour ses collaborations avec les 2 frères Epic Soundtracks et Nikki Sudden. Fort heureusement en musique les frontières ne veulent pas dire grand-chose, pas plus administratives que musicales. Bref, tout ça pour dire que, après 25 ans de carrière, Kevin Junior a ressenti le besoin de se pencher sur ce récent passé et de faire, comme il le dit si bien, une sorte de grand nettoyage dans une discographie erratique autant que pléthorique, d'où cette compilation regroupant des titres rares ou inédits, en tout cas indisponibles depuis fort longtemps, voire depuis toujours. Conséquemment, cet exercice d'excavation de son passé a amené Kevin Junior à rassembler des morceaux d'un peu toutes les époques, montrant donc les 3 groupes qui l'ont accompagné au long de sa carrière, les Chamber Strings, les Rosehips et les Mystery Girls, ainsi que quelques trucs en solo pour faire bonne mesure. On a donc là des plages éparpillées sur diverses compilations, des morceaux enregistrés live (en radio essentiellement), des démos, des chansons disponibles uniquement en bonus sur certaines éditions étrangères des albums (les japonais, notamment, sont coutumiers du fait, et, évidemment, ils sont d'invétérés fans de Kevin Junior), des faces B de singles jamais incluses en albums, ou même des collaborations avec d'autres groupes (comme par exemple le morceau "Kevin Junior", ça ne s'invente pas, du groupe the Hushdrops sur lequel Kevin vient pousser la vocalise). Au programme beaucoup de morceaux signés Kevin lui-même, mais aussi pas mal de reprises (Real Kids, Thin Lizzy, Shirelles, Box Tops, Ike & Tina Turner, Johnny Thunders), démontrant un bel éclectisme dans ses choix. Pour ce qui est de la musique, si vous êtes familiarisés avec les travaux de Nikki Sudden, en solo ou avec les Jacobites, ou d'Epic Soundtracks vous comprendrez que Kevin Junior, comme ses 2 ex acolytes, voue une admiration certaine à une sorte de rock anglais à la préciosité affirmée et à la mélancolie affichée, une filiation à chercher du côté des Stones de la seconde moitié des 60's (écoutez la version démo de "Dead man's poise" par exemple), ou du versant non glam-rock de T-Rex, voire de certains efforts des Kinks, des Small Faces ou du Bowie d'avant Ziggy. Kevin Junior n'hésite jamais, quand le besoin s'en fait sentir, à troquer sa guitare contre une douze cordes quand ce n'est pas carrément un sitar, quant à ses différents groupes ils adoptent la formation minimaliste par excellence guitare-basse-batterie, juste rehaussée d'un piano avec la dernière incarnation en date des Chamber Strings. La plupart des titres de cette compilation sont des morceaux languides, nonchalants, s'étirant tels des serpents sortant de leur hibernation vaseuse, il faut dire qu'ils ont souvent été enregistrés comme "par accident", quand les groupes avaient un peu de temps de studio à tuer pendant la mise en boîte de leurs albums. Kevin Junior n'est pas de ces bêtes de groove et de rythme qui semblent cacher leur technique aléatoire derrière un mur de riffs (même si un "Contact high", ici dans une version live, prouve qu'il est parfaitement capable de le faire aussi), lui n'hésite pas à se mettre à nu en éliminant de ses chansons toute graisse superflue. C'est donc souvent sur le fil du rasoir qu'elles jouent les équilibristes à l'instabilité travaillée et, finalement, parfaitement maîtrisée. On aime se laisser bercer par cette petite vingtaine de pépites sonores qui nous font déjà entrevoir les chaudes couleurs d'un automne précoce.

GUTTERCATS : Black sorrow (CD, Wishing Well Records)

Second album des Guttercats, 2 ans après un "Pandora's box" qui portait déjà de belles promesses, ce "Black sorrow" assume fièrement sa filiation rock classieuse. A rapprocher de quelques combos anglais du meilleur cru, Jacobites (décidément on parle beaucoup d'eux dans ce numéro) ou Flaming Stars en tête. Les Guttercats s'insinuent doucement dans les méandres d'une certaine forme de rock'n'roll où les bases acoustiques, nécessaires à l'élaboration de mélodies affûtées et lumineuses, se voient sublimées par un traitement où l'électricité, sobrement maîtrisée et délicatement ciselée, assure l'assise d'une construction toute entière dédiée à un culte musical qui n'a rien à envier aux

représentants les plus stylés d'un courant de pensée qui irait de Shelley à Marc Bolan en passant par Turner ou Oscar Wilde. On est ici en plein néo-romantisme rock'n'roll avec ce qu'il faut de sentiments et de pudeur (piano et slide pour surligner un propos tout en finesse), mais avec aussi une subtile dose d'énergie pour emporter l'ouvrage dans un tourbillon d'émotions et d'intensité qui affirment sans ambage la dimension à la fois épique et intimiste du décor sonore posé par un groupe qui se révèle, au fil du temps, diablement attachant. L'ensemble se déroule sans accroc, sans accident de terrain, sans cahot ni anicroche, comme une mécanique bien entretenue, comme une oeuvre longtemps peaufinée et savamment élaborée. Il est heureux de constater qu'il existe encore des gens pour perpétuer le souvenir d'un temps où le rock'n'roll se gravait au ciseau d'orfèvre sur des tablettes du marbre le plus fin.

TOXIC KISS : Happy alpha air (CD autoproduit - www.toxickiss.net)

Les alsaciens de Toxic Kiss font partie de ces innombrables groupes dont on n'entend quasiment jamais parler (hors de leur région d'origine j'entends), mais qui nous surprennent toujours à chaque nouveau disque qui nous tombe dessus, un peu comme par hasard, comme par inadvertance, comme par accident. C'est encore le cas pour ce nouveau mini album (6 titres, c'est donc pas tout à fait un long play), comme ce le fut en 2005 lors de la réception d'un album qui s'appelait "Final lift". Entre temps il y eut un "Small-town faces" qui a, hélas, malencontreusement évité de descendre dans ma cheminée. Bref, au final, cet "Happy alpha air" est le quatrième disque d'un groupe qui hante les scènes et les plaines du grand-est depuis 2003 avec une pop ma foi fort aguicheuse, sensuellement attirante (la faute à ce chant mixte où les intonations masculines et les envolées féminines se croisent et s'entrecroisent comme des volutes de fumée autour d'une série d'images nébuleuses), et avec juste ce soupçon de fragilité qui empêche les rythmes plus appuyés de s'envoler en de frénétiques excès de vitesse répréhensibles. Mais qu'on ne se méprenne pas sur le terme "pop" ici utilisé pour qualifier une musique qui n'a rien de superficielle, au contraire, cette pop est suffisamment dense et compacte pour nous offrir un point d'ancrage auditif et sonore capable de nous tenir en haleine jusqu'à un "Journey's end" un poil plus sinueux, parfois plus brinquebalant, au tangage expressif et au roulis menaçant. Avec ce dernier titre on pense aux premières expérimentations d'un jeune Bowie, ou, plus près de nous, aux constructions atypiques des Throwing Muses (et sous mes doigts il s'agit là d'un compliment imparable). Ce baiser là est peut-être empoisonné, mais c'est un envoûtement qui nous étirent, plutôt qu'un final tragique.

WAYWARD GENTLEWOMEN : The last for... (CD, Nova Express Records)

Tranquillement (on n'ose dire sereinement tant le groupe nous était apparu fort torturé sur ses 3 premiers albums), les bisontins de Wayward Gentlewomen tracent leur route discographique avec la régularité ronronnante d'un bon gros V8 sur une autoroute... vers un enfer électrique. Au rythme d'une galette tous les 2 ans (à la louche) le groupe se donne le temps de parfaire une musique qui s'avère de plus en plus séduisante. D'autant que, si sur les précédents opus, on pouvait noter une certaine propension à triturer les accords crépusculaires et les riffs à la noirceur sépulcrale, on se retrouve ici avec un album aux sonorités nettement plus éclatantes, des rythmes nettement plus enlevés, des guitares qui n'hésitent plus à lorgner vers une sorte de garage énergique avec apport de fuzz ou un genre de pop, certes encore noisy, mais d'un seul coup moins pesante. En gros on se dit qu'ils se sont enfin mis à écouter Lou Reed après le Velvet Underground, les derniers efforts de Sonic Youth, ou l'intégrale de Black Rebel Motorcycle Club. Il y a quelque chose de cette évolution commune chez les Wayward Gentlewomen d'aujourd'hui, où l'on notera néanmoins toujours la prédominance d'une inspiration très nettement urbaine (pour ne pas dire new-yorkaise). En un mot, Wayward Gentlewomen n'en sont pas encore à faire de la country, fût-elle punk, ou même dark. Remarquez, je dis ça, et je me prends un "Night fears" dans les ratiches qui, pour le coup, se prendrait presque pour un inédit de Lone Justice. Ah les fourbes ! Bref, si vous pensiez vous être fait une idée définitive de Wayward Gentlewomen, il va vous falloir réviser votre jugement sous peine de vous prendre le râteau musical de l'année. Et ce même si, de ci de là, le trio se retourne sur un passé pas si lointain ("Stupid idea").

BRIGITTE BOP : En rangs serrés (CD, Trauma Social - trauma-social.propagande.org)

On ne dirait pas comme ça, mais ça fait quand même 4 ans qu'on n'avait pas eu de nouvel album des Brigitte Bop à se mettre sous le lobe de l'oreille. Le dernier en date c'était "Highway to punk" en 2007, juste suivi du EP "Nos futurs" en 2008, et depuis, plus rien... Ben ça alors !!! Du coup, le petit dernier, "En rangs serrés", nous fait l'effet d'un petit Noël avant l'heure, merci les Brigitte Bop. Je ne sais pas s'il y a une relation de cause à effet, mais le premier truc qu'on remarque sur ce disque c'est le fait que les Brigitte Bop ne sont plus que 4. Exit Gob, le chanteur, qui, jusque-là, assurait les vocaux avec Bastos, l'un des 2 guitaristes. Conséquemment c'est désormais ce dernier qui prend à sa charge l'intégralité des vocalises, ce qui, il faut bien l'admettre, ne change rien à la volonté du groupe de nous asséner le même punk-rock explosif et dynamique, à peine tempéré (si l'on peut dire) par quelques touches de punk'n'roll en surdose de vitamine C. Gaspature, le temps n'a toujours pas de prise sur les Brigitte Bop, dopés au lithium, shootés à la zébulonite, tasés au photovoltaïque. C'est bien simple, si on avait la 3D je suis sûr qu'ils sauteraient partout comme des puces épileptiques, des chiottes au salon, de la piaule à la cuisine, tout en gardant le tempo, en roulant une pelle à votre petite cousine, en caressant le chien, en refaisant le papier peint et en nettoyant la cage du hamster, sans oublier de descendre le pack de Kro franchement sorti du frigo. Je ne sais pas à quoi ils carburent les argousins, mais c'est sûr, c'est de la bonne. Bon, oui, sinon, c'est donc 16 nouveaux titres qui nous sont envoyés franco de port, plus "Intro" et "Outro" parce que ce qu'ils préfèrent au cinoche ce sont les génériques, et plus les 4 morceaux du EP "Nos futurs" précédemment évoqué (chronique dans le n° 81), autant dire qu'on en a pour ses brouzoufs, sans parler du superbe dépliant qui sert de livret avec un collage qui devrait vous occuper quelques heures à tenter de reconnaître tout le petit monde qui se presse dessus. Niveau thèmes d'inspiration les Brigitte Bop restent fidèles à leur ligne de conduite habituelle, à savoir se préoccuper de nos petits plaisirs quotidiens aussi bien que de nos petits tracas familiaux. Qu'ils cirent les pompes de leurs potes en punkitude ("Show business" ou "Nadine et Alain" sur laquelle guest-starise Bruno, le guitariste de leurs voisins de palier les Garage Lopez), qu'ils demandent solennellement à ce qu'on protège les limonadiers ("Les petits troquets"), qu'ils se questionnent existentiellement sur l'inanité de nos sociétés consuméristes et capitalistes ("En rangs serrés", "Sous contrôle"), qu'ils apprécient leur statut de rock-star là où ils auraient pu faire des métiers beaucoup plus cons ("Chien policier", "Conseiller d'orientation"), qu'ils s'identifient à quelques héros de la lose magnifique ("Patrick Dewaere", "J'ai merdé"), on sent bien le côté conceptuel du punk sous tension des Brigitte Bop dans son acception nihilo-dadaïste en apesanteur. En substance, y a pas à chier, les Brigitte Bop ça déchire grave sa race que moi je dis !!!

ATLAS LOSING GRIP : State of unrest (CD, Black Star Foundation - www.blackstarfoundation.com)

Même si le punk mélodique n'a jamais été véritablement un genre en voie d'extinction, il est vrai que, ces derniers temps, il s'est fait plus discret dans nos oreilles attentives. Avec Atlas Losing Grip la Suède se replace au premier rang de cette scène où l'énergie le dispute au travail mélodique. Faut dire aussi que, depuis fin 2008, ils ont intégré une recrue de choix en la personne de Rodrigo Alfaro, l'ancien chanteur des Satanic Surfers, dont c'est ici le premier véritable travail en tant que membre d'Atlas Losing Grip (s'il chantait déjà sur "Watching the horizon", EP paru en 2009, les morceaux avaient été écrits avant son arrivée), et il est certain, sans minimiser le moins de monde le talent des autres membres du groupe, que son apport est tout sauf négligeable dans la qualité d'écriture du deuxième album des résidents de Lund. Atlas Losing Grip jouent définitivement dans la cour des grands (à preuve leur tournée 2010 avec Bad Religion) et cet album est appelé à devenir une sorte de mètre-étalon pour le punk mélodique des futures années 2010, y a même pas à discuter sur ce point. Instantané et brillant, personnel et élaboré, à l'instrumentalité pugnace aussi bien qu'à l'harmonique solide, ce "State of unrest" nous ramène aux plus belles heures des 90's quand le punk mélodique s'offrait de belles enroulades électriques.

POLICE ON TV : Oh les burnes ! (CD, Trauma Social/Blackout)

Romilly sur Seine, charmante bourgade auboise dont les 2 attraits touristiques majeurs restent sa centrale nucléaire (visitable dès qu'elle aura pété, ce que ses habitants, fort jaloux des voisins de Tchernobyl et Fukushima qui sont en train de se faire des couilles en or avec leurs propres piscines radioactives, attendent avec une impatience mal dissimulée) et son groupe de sales painques montés comme des bourricots (c'est pas moi qui le dit, ce sont eux : haut les burnes ?). Police On TV qu'ils s'appellent les zigotos, un groupe tellement bordélique qu'ils en ont même fait une chanson auto-flagellatoire, "GDBPBFRSS" (soit "Groupe De Balance Punk Bordélique From Romilly Sur Seine" dans le texte, si c'est pas de la confession publique et de l'auto-critique spontanée ça, je veux bien bouffer mes paraboots, coque et boucles comprises), ce qui démontre, sans discussion aucune, une forme certaine de lucidité nombrilique et narcissique. Mais un groupe punk c'est aussi pour ses rythmes survitaminés qu'on l'aime (ça tombe bien, ici y a que ça), pour ses slogans bourre-pifs (y en a aussi des tombereaux, "Je hais les punks"), pour ses attaques frontales (ouais, ouais, y a ça en stock, "Le p'tit Nicolas", je ne vous fais pas de dessin, "From Main Street to Wall Street", "Hasta la vista" et son clin d'oeil culturel vers le "Twist and shout" des Isley Brothers, ce qui témoigne en outre d'une certaine forme d'érudition et fera taire bien des médisants), pour ses déconnades post-biture (y a une réserve dans le mini-bar, "J'ai peur des météorites", "Mimi", je ne vous raconte pas ce qu'ils ont dû descendre en écrivant ça), ou tout simplement pour son humour potache second degré (yep, c'est aussi au programme de terminale section caniveau, "On peut être sérieux quand on a 17 ans", nan, sans déc ?). Après, on n'est pas non plus obligés de se teindre les cheveux en vert ni de se larder les joues d'épingles à nourrice pour s'enquiller le nouveau Police On TV dans la R5 sur le parking de Carrefour une 8°6 à la main, c'est pas comme si on créchait dans un squatt...

BURNING HEADS : Hear this (CD, Opposite Prod - www.oppositeprod.com)

Il y a 20 ans, en découvrant ce jeune groupe orléanais du nom de Burning Heads, se serait-on douté, 2 décennies plus tard, qu'ils sauraient toujours nous étonner, mais cette fois-ci grâce à leur longévité et à la qualité constante de leurs disques. Parce que, si l'on peut arguer qu'avec les Burning Heads il n'y a pas de surprise, on peut aussi surenchérir que, si, de surprise il y a, de voir ces mecs qui commencent à passer pour des vétérans nous aligner des albums toujours aussi bons, toujours aussi réguliers (en gros 1 par an depuis qu'ils ont décidé de monter leur propre structure discographique), toujours aussi énervés et enragés. A l'heure où d'autres doivent sérieusement songer à prendre leur retraite, ou, à tout le moins, à lever le pied, les Burning Heads ne semblent toujours pas voir faiblir leur volonté de s'indigner (pour reprendre un slogan d'actualité) et de se révolter. Parce que cet album se veut un nouveau brûlot accusateur, d'une société en déliquescence ("Destroy capitalism anarchy", "Cheat and lie"), d'une apathie prenant désormais le pas sur une colère qui devrait pourtant être le minimum syndical de la plus grosse partie d'une population largement exploitée par une poignée de salopards concentrant dans leurs serres avides pouvoir et argent ("Hide and seek", "Autistic"). En ce sens le hardcore-punk des Burning Heads, toujours aussi tendu, aussi rageur, aussi revendicatif, n'est que l'expression de leur capacité à garder leur liberté de penser et d'agir. Un disque érécté en à peine 30 minutes, et qui se termine même sur un instrumental, "Rue Buffon", à la lourdeur noisy et terrifiante, on en frémit encore. A l'image de la pochette, les Burning Heads veulent employer les moyens les plus radicaux et les plus spectaculaires pour faire entendre leur voix de trublions et d'agitateurs. On ne pourra leur reprocher de ne pas avoir essayé.

ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers !

JUNGLE FEVER : Maja Thürüp (CD, Trauma Social/Mass Prod/ Stygmate/Kanal Hysterik/Stryckhne Productions/Pigme Records/Karameikos)

Après un excellent premier album en 2008, revoilà Jungle Fever à peine rentrés d'un voyage initiatique dans les jungles amazoniennes. Comme livre de route ils avaient emmené un recueil de nouvelles de ce vieil ivrogne de Bukowski ("Au sud de nulle part"), incluant une histoire courte intitulée "Maja Thürüp", l'histoire d'un indien amazonien à la bite gigantesque qui sera ramené à Los Angeles par l'anthropologue qui l'a découvert afin d'y être exhibé tel un King Kong humain. Au-delà du récit "d'aventure" (un brin salace quand même, l'anthropologue ne se privant pas de s'envoyer son bel étalon, y a pas de petit plaisir, on est chez Bukowski nom d'un double baby) on sent bien que l'auteur a tenté là une sorte de récit autobiographique qui ne veut pas dire son nom. Forcément, dès que le vieux Charles met en scène un personnage alcoolique et priapique, il est difficile de ne pas y voir une projection de lui-même. Est-ce le message qu'ont aussi voulu faire passer Jungle Fever en choisissant le nom de ce personnage comme titre de leur nouvel album ? Allez donc savoir. Une chose est sûre cependant, c'est que le groupe étant constitué de 2 ex Bimbo Killers, déjà eux-mêmes réputés pour une certaine forme d'autodérision et d'humour acerbé et décalé, on aurait vite fait de leur prêter une intention qu'ils ont peut-être eue... ou pas... Un fait imprescriptible en tout cas, ce nouvel album est une tuerie, pas moins. Avec leur fricassée de rock'n'roll, de surf, de twist, de psychobilly sous nette influence punky et catchy, Jungle Fever nous envoient une belle volée de titres qui vous agrippent direct les tripes et ne vous lâchent plus jusqu'à ce que résonne la dernière note de ce rock'n'roll tribal, primitif, envoûté et magique. Des pulsations cannibales ("Cannibal lady") aux rythmes transcendés ("Frenetik transe fever"), des vapeurs méphitiques ("Toxique") aux âmes possédées ("Du bruit"), des frénésies reptiliennes ("Do the snake !!") aux déhanchements simiesques ("Red monkey"), tout, ici, nous ramène à la jungle primale, à la sexualité bestiale, aux forces telluriques, à une époque où l'homme n'était qu'un misérable vermisseau face à un environnement hostile, forcément hostile. La batterie vous annihile toute volonté de résistance, la basse vous fouaille les profondeurs les plus secrètes de vos boyaux comme de votre hypothalamus, la guitare vous invite à une danse sauvage, érotique, désinhibée, vous ne pouvez que vous laisser porter par ces entrelacs de mélodies vénéneuses, morbides et poisseuses comme les monstres antédiluviens qui hantent notre inconscient collectif, réminiscences d'éons où la peur était le moteur principal de la pensée pré-humaine. Et puisqu'on en est au remarques obligées à l'égard d'un groupe qui se révèle être un sacré bol d'air dans une atmosphère moite et étouffante, signalons que nos pithécantropes ne se refusent rien en matière de reprises puisqu'ils revisitent rien moins que Warum Joe ("Vent divin", excellent choix les gars, pas banal en tout cas) et les Milkshakes ("Red monkey" déjà cité), l'un des innombrables groupes du sieur Billy Childish, plutôt tourné vers un surf-rock'n'roll déjà fort peu au fait des convenances de son temps.



The SUNMAKERS : Viens twister ce soir (CD, Violent Lovers Records)

Forcément, à Bordeaux, à une portée de planche des rouleaux landais ou basques, faire du surf c'est comme faire du métal en Lorraine ou du punk à New-York, c'est dans les gènes, incrusté dans l'ADN, imprimé dans les neurones, on ne peut pas lutter ni s'en détacher. C'est ce que prouvent les Sunmakers, trio qui fait du surf en le mixant de tendances diverses et variées : sci-fi (tirent-ils leur nom de la série télé anglaise éponyme ?), garage ("Starfire", le morceau d'ouverture de ce disque, démarre sur un burn de hot-rod en goguette), twist ("Le twist des Sunmakers", difficile de faire plus explicite), yéyé ("Surboom chez John"), Hawthorne California (on jurerait "Back to you" sorti tout droit de chutes de studio des Beach Boys de 1962), Marc Dorcel (les soupirs de chatte amoureuse de Dolly, la bassiste, sur l'instrumental "Waïïa", mieux que Catwoman flirtant avec Batman), B-movie ("Welcome to the surfin' horror show"), rockab ("Crazy legs"). Nom d'un bikini, ce disque déborde d'une fraîcheur déconcertante, d'une saveur acidulée et addictive, d'une énergie roborative, d'une bonne humeur jubilatoire, d'un plaisir indicible, d'une insouciance palpable. Les Sumakers c'est Hawaï sur Garonne, Santa Monica lez Mériadeck, Surfer's Paradise en Médoc.

The SLIT PLASTERS : Get plastered ! (CD, Chorizoloco - www.chorizoloco.com)

Ah ah !!! On ne me la fait pas à moi... Ces types-là prétendent venir du Vatican, comme ça, sans rire. Ben voyons, et pourquoi pas un pape teuton ancien des Jeunesses Hitlériennes pendant qu'on y est. De toute façon, ça va être facile à vérifier, à peine reçu ce CD je m'en vais de ce pas les voir en concert pas loin de chez moi, on va bien voir s'ils parlent latin. Ah ah !!! Démasqués en 2 accords 3 mesures qu'ils vont être les gonzes, ça ne va pas traîner !!! Bon, ça c'est ce que je me disais naïvement dans la voiture en écoutant une intégrale de chants grégoriens par la chorale de l'Opus Dei en congé de mission inquisitoriale. Et que Marie-Madeleine me tripote, j'en ai à peine coïncé un, de Slit Plaster (le guitariste, ouais, je balance, y a pas de raison), au bar, derrière son demi pression, qu'il me baragouine aussitôt quelque insanité dans la langue de César (le Jules, pas le maquereau pagnolesque), mieux qu'un prêtre traditionaliste en train de se faire redresser la soutane par son enfant de chœur préféré. Ah ah !!! Niqué le fanzineux qui croyait soulever un lièvre et refiler l'info tranquille à Wikileaks pour se faire un peu de pub. Le fanzineux c'est ma pomme, fort contri et bien mari d'une telle mésaventure qui l'enfoncé dans les affres d'une déontologie mise à mal par tant de sainte méchanceté linguistique. Y a pas à dire, ils sont forts, très forts, va falloir trouver autre chose pour les confondre, d'autant que c'est pas sur leur musique que je vais pouvoir les attaquer. C'est que leur garage-punk chaud-bouillant comme un bûcher purificateur ne présente aucune faille. Ca caluche au vin de messe agrémenté à la prune frelatée, ça bûcheronne à la tronçonneuse abreuvée au nitro-méthane, ça pilonne comme un hardeur gavé de protéines et dopé au viagra, ça gicle comme à Tchernobyl et ça arrose comme à Fukushima, ça napalmise comme à Nha-Trang un soir de 4 juillet, ça incise à vif à coups de dentier à peine détartré, et ça dégouline d'un humour ravageur qui ferait presque passer Popaul Zwei pour un triste sire neurasthénique et suicidaire, et quand on sait quel boute-en-train jovial et déconneur il était on comprend qu'avec les Slit Plasters on a à faire à du lourd, du très lourd ("2'50" of a Neanderthal truth", "Boomer is a twat", "Nix nix nix", "Monsters in your pants"). Damned ! Qu'est-ce que je vais bien pouvoir trouver pour les empêcher de continuer de nuire ? Si ça se trouve ils n'ont pas payé la SACEM pour leur reprise du "On nous cache tout..." de Dutronc ? Nan ! Ils sont trop malins pour ça... Ils ont fait bosser le King Automatic au black pour ses parties d'orgue ? Nan ! Il aurait crié sous la torture, les voisins auraient gueulé... Ils ont crevé les pneus de la papamobile pendant que Joseph-Benoît allait tirer sa crampe à Subure ? Nan ! Subure c'était il y a longtemps, ça n'existe plus, c'est bien pour ça que J-B se lamente aujourd'hui, il ne lui reste que les bonnes soeurs... Bon, là, tout de suite, comme ça, je ne vois pas, mais je vais chercher, doit bien y avoir moyen de les faire chanter (au figuré, hein, au propre ils le font déjà), je trouverai, et je vous tiens au courant.

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

TRANSGUNNER : Très classe (CD, Lamastrock)

Marrant ça comme il faut parfois un subtil grain de sable pour, non pas enrayer la belle machine bien huilée, mais plutôt pour nous attirer vers un truc qui, a priori, n'aurait pas grand-chose pour nous séduire. Prenez le disco-rock, tendance Franz Ferdinand ou No Age new-yorkais, je ne peux pas dire qu'il s'agisse là de ma tasse d'Earl Grey (j'exècre le "Miss you" des Stones par exemple), mais, allez savoir pourquoi, cet album de Transgunner, pourtant fortement influencé par ce type de rock (très) clubbing (mais pas que), a un petit quelque chose qui fait qu'il a réussi à se frayer un chemin dans les méandres de mon oreille interne, à passer la double barrière de l'amas de cérumen et d'un tympan formaté par le rock'n'roll largement punkifié et lourdement plombé, et à s'insinuer ainsi jusques au tréfond de mes papilles auditives, et, conséquemment, oui, à me faire tapoter de la paraboote coquée sur ces rythmiques robotiques pourtant plutôt faites pour les pistes de danse du "Fucking Blue Boy" que pour la scène bancale du bar autogéré du quartier. Mais voilà, il y a aussi ces guitares plutôt rageuses et ces chansons qui, au-delà de la caricature discoïde, ont des préoccupations nettement moins consensuelles ("2036 unabomber revolution", "Neon night riderz", "Cocksucker disco", "LSD wonderland LSD", "Shonen boy"). Du coup il y a là-dedans comme un petit goût de "reviens-y" auquel je ne peux que difficilement résister, et j'y reviens donc, sans état d'âme ni pseudo justification hypocrite. Comme quoi, on n'est jamais sûr de rien quant à nos plaisirs musicaux...

OUTRAGE : Rhyzom (CD autoproduit)

On ne peut pas dire que les manceaux d'Outrage nous rebattent les oreilles de productions pléthoriques autant que vides de sens. Non, au contraire, ils prennent le temps de travailler leurs albums (celui-ci est leur quatrième) pour en faire des oeuvres fort différentes les unes des autres. D'où cette impression de les redécouvrir à chaque sortie, ce qui ne fait qu'intensifier le désir d'en savoir plus. Ici Outrage semble faire comme un bilan de leurs 15 ans d'existence en picorant une ambiance par ci (ska-punk-rock cuivré), une autre par là (électro-rock), une petite derrière la porte (psyché-prog), une sous le paillason (rock balkanique), bref tout ce qu'on a déjà pu entendre sur les précédents opus. On pense parfois à La Ruda ou à Kiemsa pour ce patchwork musical soutenu par une énergie directement héritée de la scène, qu'ils parcourent inlassablement depuis 3 lustres (dans les 250 concerts au compteur, pas mal). Un groupe qui se remet sans cesse en question comme Outrage ne peut définitivement pas laisser indifférent, et nous ne pouvons donc pas le rester à l'écoute de ce "Rhyzom" labyrinthique, sinueux, tortueux, mais qui, au final, nous entraîne inmanquablement vers le repaire d'un minotaure à l'appétit aiguisé par ces circonvolutions sonores parfois foutrement atypiques. Ne reste plus qu'à vous souhaiter d'avoir une Ariane qui vous attende à l'extérieur, histoire de ne pas rester prisonnier de ce réseau rythmique.

VAGINA TOWN : LSD (CD, Kizmiaz Records)

L'électro-punk se porte plutôt fièrement en ce moment. Les nantais de Vagina Town viennent de rejoindre ce club plus si fermé que ça... Du moins avec ce disque puisque, depuis peu, il semble qu'ils aient trouvé batteur à leur pied et qu'ils auraient donc relégué la boîte à rythme au placard. Affaire à suivre, non sans s'être d'abord intéressés à ce premier disque explosif où le duo nous propose une visite guidée de quelques ambiances déjà largement explorées mais dont on ne se lasse décidément pas, le groupe naviguant entre rock'n'roll cryptique, garage primitif, trash cradingue... et expérimentation incandescente puisque "The swamp", qui clôt le disque, se termine lui-même par un bon quart d'heure de larsens en folie, en échappement libre, en dérives soniques. Il y a quelque chose du Lou Reed de "Metal machine music" dans ce final apocalyptique. Mais il ne faudrait surtout pas réduire le groupe à ces seules fulgurances électriques, même si, personnellement, elles me filent des frissons jusqu'au bout des orteils, le reste du disque montrant un groupe sensuel et efficient, aguicheur et frondeur, aventureux et culotté, audacieux et goguenard.

RENE BINAME : The Leipzig Band Battle session (LP, Aredje - www.aredje.net)

Ah çà ! Fallait pas les inviter ! Inconscients furent-ils les organisateurs du Zorofest de Leipzig (un festival punk qui se déroule chaque automne dans un énorme squat de l'ancienne ville est-allemande) d'avoir demandé, pour l'édition 2009, à René Binamé, le groupe le plus improbable de la scène free-punk belge, de participer à une bataille de groupes les opposant aux grind-coreux de Wojczec, de Rostock, charmante station balnéaire de la Baltique, là aussi en ex Allemagne de l'Est. Le principe de ce duel électrique ? L'organisation a fourni à chaque gang une liste de 8 noms de groupes et chanteurs (euses) bien immondes, à charge pour eux de reprendre un morceau d'iceux et de le jouer au cours du festival, en une série de duels hauts en décibels (genre Samantha Fox contre Sabrina ou Accept contre Scorpions, pour vous donner une idée de la décadente ambiance qui allait s'ensuivre), l'applaudimètre devant départager les 2 tribus hirsutes et chevelues. Fallait pas leur faire ce genre de proposition aux cintrés de René Binamé, outre que, pour eux, relever ce genre de défi est carrément compulsif, le refuser c'était aussi risquer de se voir déshérités derechef par leurs mômans, et comme ils sont de bons fils, et qu'ils ne veulent pas décevoir leurs génitrices, voilà nos gugusses (du moins 3 d'entre eux, Boris, Titi et Bini) en train de répéter d'arrache-médiator quelques immortels chefs-d'oeuvre de la culture populiste occidentale... tout en se marrant certainement comme des baleines, mais l'histoire ne le dit pas... Tout comme elle ne dit rien des mémorables répétitions qui ont dû parallèlement se dérouler dans le guilleret port de Rostock. L'histoire retiendra que ce furent les teutons qui firent mettre un genou à terre à leurs adversaires, mais uniquement lors d'une ultime épreuve de départage, un concours de houla-hoop, ce qui tendrait donc à prouver que la bière allemande laisse plus svelte que la bière belge, mais ne tirons pas de conclusions trop hâtives avant d'avoir mené une enquête plus approfondie sur la question, d'autant que là n'est point le sujet de cette chronique. L'histoire retiendra aussi que René Binamé, après avoir sué sang et eau pour apprendre ces morceaux, et s'être arraché tripes et boyaux pour les jouer devant une horde de punks certainement déchainés, ne voulut pas en rester là et décida de rentabiliser l'investissement-temps en enregistrant de manière tout ce qu'il y a d'officielle ces 8 sommets du bon goût impérialiste. Et c'est comme ça que nous, pauvres auditeurs pris dans une tourmente que nous n'avons pas vu venir, nous retrouvons à nous esbaudir devant ce concentré de savoir-vivre et de sens esthétique variéto-punkoïde. Allez, ne résistons pas au plaisir pervers de lister les chansons ci-devant entonnées par des René Binamé au meilleur de leur(s) forme(e) : "Could it be magic" (Barry Manilow, via Take That, le boys band qui "révéla" Robbie Williams, merci Google, parce que ça je ne l'aurais jamais trouvé tout seul), "Je survivrai" (Gloria Gaynor, déjà ça calme, mais adaptée en français par Régine, ça confine au surréalisme), "La nuit" (Adamo, entre belges ils doivent se comprendre), "I'm still standing" (Elton John en surdose d'amphétamines tant les Binamé sont survoltés et frénétiques dans l'exercice), "Quand revient la nuit" (Hallyday, vous savez ce chanteur momifié de son vivant), "Princess of the dawn" (Accept, ou toute la finesse du hard allemand, concours de mullets en prime), "Touch me (I want your body)" (initiation sexuelle pour saintes-nitouches par Samantha Fox, celle qui aurait dû se cantonner à la page 2 du Sun, même si elle débordait de partout, rapport à son hypertrophie mammaire, plutôt que de se planter un micro là où je pense... devant la bouche bande de petits pervers), "Enola Gay" (ça me coûte de le dire, mais des 8 originaux c'est probablement encore ce titre d'Orchestral Manoeuvre In The Dark qui se trouve être le moins ringard, comme quoi y a toujours pire que le pire). Bon, l'histoire ne dit pas non plus si Wojczec ont dans leurs projets la même excellente idée d'enregistrer aussi leurs covers (tel n'est pas le cas à ce jour), mais force est de constater que cet album de René Binamé est un must absolu, ne serait-ce qu'à cause du clash culturel suscité par ces reprises et par le second degré franchement affiché par la chose, et qu'il restera probablement, toujours au regard de l'histoire, comme l'une des meilleurs galettes des anarcho-punks belges. Une fois !

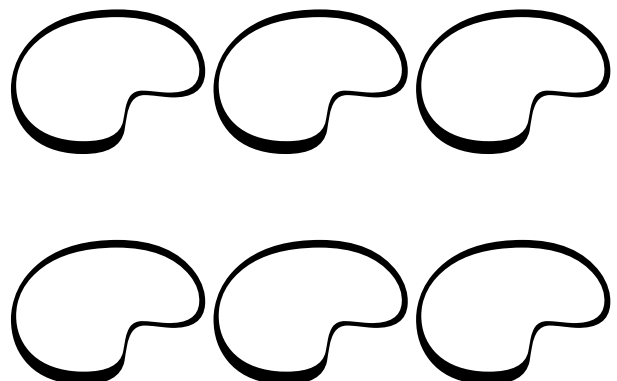


PHANTASMAGORICAL VISIONS FROM THE KAISER MUSEUM (CD, Nova Express Records - www.novaexpressrecords.com)

A lui tout seul Lucas Trouble est une histoire ambulante du rock'n'roll. Depuis ses premières exactions avec Tango Lüger, Temple Gates ou, surtout, les Vietnam Veterans, le bonhomme développe une musique hors norme et bien loin des escapades balisées du club de varape des Joyeux Arpenteurs du Luberon. Si l'on ajoute à ça un ego démesuré (à côté de lui Sarko passerait pour un introverti atteint de timidité compulsive) et une volonté de prendre en charge tout ce qui tourne autour de ses différents groupes, on aura compris que le Kaiser (le choix de son surnom est l'un des rares cas où il a fait preuve d'un minimum de retenue, admettant que le Führer aurait peut-être été un poil extrême) ne fait rien comme personne, ce qui, en soi, dénote déjà une forme de génie indéniable. Tout au long de sa carrière (plus de 30 ans) il a multiplié les groupes comme d'autres les pains (JC, Mike Tyson, Bruce Lee, Terence Hill, mon boulanger) au point que celui qui voudrait se pencher sur l'exhaustivité de sa discographie risquerait fortement d'y compromettre sa santé mentale, ses points retraite et sa vie de famille. Donc, outre ses activités de producteur (dans son ancre du Kaiser Studio, en plein cœur des vignobles de Saône et Loire), et de label manager (Nova Express), l'ami Lucas, dès qu'il a 2-3 minutes devant lui, exsude son trop-plein de créativité dans des partouzes musicales dans lesquelles il embarque tous ceux qui passent à portée de sa toile, telle une veuve noire insatiable. Ce split CD nous présente 3 de ses sectes électriques. Ça démarre avec l'un de ses groupes les plus réguliers, les Mediums (5 albums au compteur), qui nous envoient 7 nouveaux opus de garage gothico-crypto-purulent capables de donner des sueurs froides à une congrégation de vampires psychopathes. A noter parmi ces titres un "Blondie's last night" qui se penche sur la dernière nuit de la petite chienne d'Hitler que ce dernier empoisonnera juste avant son grand orgasme final avec Eva, ou encore les reprises du "Folsom prison blues" de Johnny Cash et du "Sweet smell of success" des Dum Dum Boys, la cover étant un genre qu'affectionne particulièrement Lucas, laissant libre cours à son goût du canardage en règle des mélodies instantanées et au sclérosage des standards établis. Puis viennent les Mysterious Speculoos, qu'on avait découverts sur une précédente compil Nova Express, "The decap sound" (voir n° 87), groupe incestueux qui voit le Kaiser rejoint par sa progéniture (2 surdoués de la guitare), ainsi que par une ex Calamité, un ex Snipers et leur rejeton (surdoué de la batterie lui), sans parler, pour ces enregistrements spécifiques, des interventions sensuelles d'une autre ex Calamité et de Mitch des Cowboys From Outerspace (Lucas étant le quatrième membre plus ou moins officiel du gang marseillais). L'ambiance est ici toujours au garage, mais plus poisseux, limite bluesy (reprise du "Hidden charms" de Willie Dixon), plus vicelard ("Twisted love"), plus redneck ("Cook it in its own juice"), plus tribal ("I need a doctor"), et là aussi les reprises volent en éclat ("Runaway" de Del Shannon plus reptilien qu'une représentation de Toth-Amon sous hallu, "Tennessee waltz" de Pee Wee King passé à la moulinette Kurt Weill). Enfin le troisième gang-bang de cette séance où le stupre le dispute à la luxure a pour petit nom le Serial Killer Social Club (et, effectivement, on ne voit pas pourquoi les serial killers n'auraient pas, eux aussi, une vie sociale indépendamment de leur occupation principale). Et là le Kaiser a rameuté le ban et l'arrière-ban de ses connaissances électriques, à savoir D.D. Kaféine (ex batteur de Tango Lüger et de Temple Gates, donc plus un perdreau de l'année, mais encore foutrement efficace derrière ses fûts), Caligula Gibus, Eric Lenoir et Charly Markarian (ses 3 complices des Mediums), le Mitch des Cowboys From Outerspace déjà cités, et même le cow-boy rocker le plus frappé entre la Red River et le Rio Grande, mister Mack Stevens lui-même qui prend parfois ses quartiers dans les studios impériaux. Ici on joue du second degré à tout va, on se lance dans le bizarre et l'étrange, on s'infuse de la fuzz, on se baguenaude dans des contrées où Lewis Carroll se transforme en Emile Louis ("The little bus of love"), on y martèle du piano bastringue de western-spaghetti sauce LSD, on s'injecte de l'atmosphère létale dans un couloir de la mort décoré de plantes carnivores, on n'essaie même pas de sauver son âme, perdue depuis longtemps dans les extrapolations morbides de quelque professionnel du trépas programmé. Encore une fois, avec ces 3 groupes, le Kaiser nous emberlificote dans ses filets pour ne nous lâcher que lorsqu'il n'y a plus aucune échappatoire possible. Et on aime ça... comme le lapin aime le regard hypnotique du boa constrictor.

TASTY SOUNDS FROM KAISER'S KITCHEN (CD, Nova Express Records)

Et puisque 2 tenez valent mieux qu'1 seul tu l'auras, à peine ne s'est-on pas encore remis de l'écoute de la précédente livraison que le maître-queue nous offre le fromage, le dessert, le café et le pousse-café (le tout touillé en une mixture bien compacte) pour finir de nous clouer à notre chaise tel un lépidoptère gavé jusqu'à la poche ventrale de décibels dépassant la dose fatale de calories à teneur en cholestérol frisant l'indécence médicale. On a beau se dire que, non, la gourmandise étant péché mortel, c'est pas bien de se jeter sur le frichti avec si peu de retenue, on ne peut résister, et tant pis si on en bave de contentement, souillant définitivement notre réputation de gens de goût et d'adeptes de raffineries en tous genres. Là, faut bien avouer, on mange un peu comme des goretz, pour faire honneur à une tambouille soniquement élaborée, électriquement mitonnée, rock'n'rollement assaisonnée. Jugez par vous-même et par le menu ! En apéro la swamp-country de Season Of The Witch délicatement colorée au garage houblonné et délicieusement parfumée au western malté, avec d'énergiques effluves lysergiques qui vous font déjà voir la vie en rose fluo et en vert acide. Et honnêtement, faut se rendre à l'évidence, 1 verre ça va pas, 3 verres bonjour les chakras ! Du coup, vous voilà fins prêts pour les amuse-gueules, et un Acid Western qui vous plombe sans coup férir son rock lourd de sens, fort en bouche, et membré comme un bonobo en rut. D'aucuns diront qu'Acid Western font une sorte de proto-stoner sans scrupule, sans foi, sans loi... Et c'est pas complètement faux, les cavalcades soniques dans les grandes plaines zébrées d'éclairs d'orages ne sont pas sans nous rappeler nos origines ultra-spatiales, quand nous n'étions encore que d'innocentes amibes batifolant dans le vide intersidéral sur nos bouts de comètes dépareillés. Le plat de résistance, d'une impétuosité sans faille, s'appelle The Manbo qui, dans la foulée d'un album, "Someday baby !" (voir le n° 90 pour plus de détails), à la folie communicative et à l'insanité contagieuse, nous refait le coup d'un rock'n'roll dopé à l'huile de ricin, gavé au méthanol, lustré au gasoil. Ils en profitent même pour nous refourguer une paire de recettes qui ont fait leur succès, mais améliorées par quelques apports épicés de leur cru, "Lonesome Bob", rengaine hillbilly qui chique comme une Calamity Jane qui aurait ses ours, et "Railway song", bluette ferroviaire qui chasse le bison comme un Buffalo Bill sous peyotl. Une petite place pour le fromage ? Ca ne se refuse pas, d'autant que le coulant nous vient de Belgique avec The Nags, qui nous titille les papilles avec une vieille moisissure de notre connaissance, le gars Franky, des regrettés Snipers, qui fricote aussi dans les Mysterious Speculoos, tout comme son fiston, également présent ici. Les sujets du bon roi Albert nous tartinent 2 belles tranches de pop 60's dévergondée et délurée. Et pour le dessert (non, vous ne pouvez pas faire l'impasse, c'est dans le prix, vous finissez votre assiette), on ne peut certes pas dire qu'on fait dans le light, mais il y va de la réputation de l'établissement, c'est le Kaiser lui-même qui vient vous servir ses propres Mystic Ryders From Spectral South, soit un laitage country bien crémeux et caillé juste comme il faut (du genre apprécié par les hordes d'Attila) et son coulis gothique faisandé à souhait (du genre fortement prisé par nos amies les goules). Je vous recommanderai juste d'attendre un peu avant d'allumer la petite cigarette d'après-repas, un coup de grisou gastrique est si vite arrivé. Les taxes sont incluses, mais le service est laissé à votre discrétion. Et n'hésitez pas à revenir nous voir ou à nous recommander à vos amis, ils seront les bienvenus.



BIRDS ARE ALIVE : Blues cooked for cannibals (CD, Kizmiarz Records)

Malgré ce nom pluriel Birds Are Alive est un one man band. On a là un album d'inspiration plutôt bluesy, de ce blues râpeux qui vous gratte la couenne après une dure journée de labeur sous un soleil de plomb, qui vous assèche le gosier à la vue du premier bar sur la route, qui vous renvoie à quelques souvenirs de déprimés passagères ou de joies intenses, qui vous inocule un virus implacable et virulent, ce virus qui vous fait inmanquablement remuer des hanches au rythme lancinant de 12 mesures aliènes et imbibées d'une foi inébranlable en un avenir pourtant pas toujours avenant. Birds Are Alive, même s'il est né bien loin des rives du Mississippi, sait rendre toute la beauté rêche et brute du blues en une dizaine de notules efficaces, rudes et grinçantes, y compris, parfois, avec la complicité de quelques flammèches de saxes décharnés venant vous cueillir par surprise au détour d'un accord qu'on croyait pourtant parfaitement inoffensif ("Deep & black what ?", "A camp far from my amp"). Un disque qui ferraille sec et brinqueballe pas mal au gré d'ornières traîtresses, un disque de blues quoi, comme on les aime...

IAO : La vida pasajera (CD, Sabor Discos - <http://sabordiscos.free.fr>)

On a là 8 lascars tout de noir vêtus posant qui les bras croisés, qui les mains dans les poches, et de vous dire que voilà encore une belle bande de rockers cuir et clous, Gibson et Marshall, bière et gros cube... Ah ah !!! Mais non, attendez, j'ai pas fini la description, parce que les énerguemènes en question, s'ils font dans l'unicolore question vestimentaire, le font aussi niveau dentition, et on le sait parce qu'ils arborent tous une banane toutes dents dehors que c'en est un outrage manifeste à tout corbeau gothique qui se respecte. Et là, d'un seul coup, on se dit qu'il y a une cojone dans la tortilla. Je dis ça rapport au titre en espagnol de cet album. Rapport aussi à la bio qui m'informe que le groupe, s'il est basé en France (Nantes plus précisément), a été fondé par 3 exilés péruviens qui, manifestement, ont préféré le Pont de l'Atlantique au Machu Pichu comme huitième merveille du monde pour voisinage immédiat. Et l'audition du disque renforce derechef le côté latin de ce groupe, IAO, qui, sur des fondations punky (on ne se refait pas), construit un sacré monument skatoïde, à base de rythmes solides comme les temples incas, de mélodies énergiques comme une compagnie de tupamaros en maraude, de cuivres grandioses comme des paysages andins. IAO c'est donc du ska-punk qui ravage tout sur son passage, avec un zeste de cumbia qui fait fondre la piste de danse. Un disque "muy caliente" qui va salement vous aider à vous chauffer cet hiver (des fois que vous trouviez votre facture EDF surévaluée, vous allez pouvoir couper les radiateurs dès que vous mettez le bazar dans votre lecteur CD), aussi bien que vous filer un coup de main salvateur pour enfin conclure avec votre voisine du dessus (enfin, faudra quand même y mettre un peu du vôtre, mais si elle peut résister à l'écoute en boucle du bouzin c'est qu'elle est sourde, ou alors qu'elle a décidé d'entrer dans les ordres dès demain, et là, avouez que ce serait pas de chance). On a beau se dire que la mondialisation n'est peut-être pas la panacée, économiquement parlant, faut quand même bien admettre qu'elle a aussi de bons côtés, on n'est pas sortis des ronces quoi...

Syd BARRETT : The madcap laughs (CD, Harvest/EMI Records)

Syd Barrett, malgré une carrière éphémère et météorique, n'en restera pas moins comme l'une des figures majeures de la musique anglaise de la seconde moitié des 60's. Il fut, évidemment, le maître d'oeuvre des premières heures du Pink Floyd, avec l'époustoufflant "The piper at the gates of dawn", avant d'être évincé, en 1968, du groupe qu'il avait fondé avec Waters, Wright et Mason, et remplacé par David Gilmour. Sans Barrett, la musique du Floyd deviendra vite boursoufflée, puis obèse, perdant du même coup tout intérêt autre que commercial pour ceux qui apprécient ce genre de soupe adipeuse et gluante. A peine débarqué du Floyd, au printemps 1968, Syd Barrett passe quelques jours aux studios Abbey Road pour y entamer l'enregistrement de son premier album solo. Mais ces sessions s'arrêteront vite, Barrett ne trouvant pas l'inspiration nécessaire à la poursuite du projet. Il lui faudra attendre une année supplémentaire pour enfin se pencher efficacement sur ce qui deviendra "The madcap laughs", aujourd'hui à nouveau réédité. Des sessions de 1968 un seul titre subsistera, le "Late night" qui clôt

l'album, et ses accords de slide joués avec un briquet. Ce premier album de Syd Barrett multiplie les ambiances. On y retrouve des titres qui n'auraient pas fait tâche sur "Piper", comme "No good trying", "Love you" (ces 2 titres enregistrés avec des membres de Soft Machine) ou "No man's land", sans parler du "Late night" déjà cité. Mais pour l'essentiel, c'est un Syd Barrett foncièrement acoustique qu'on découvrit en 1970 à la sortie de l'album, un ambiance unplugged passée de mode, à l'époque, après la déferlante folk, et, surtout, l'ingestion, par les musiciens aussi bien que par leur public, de larges rasades de LSD. L'heure était définitivement aux errances électriques et psychédéliques, et le Floyd de Barrett n'y était pas étranger, loin de là, alors forcément, un chanteur-guitariste-auteur-compositeur cramé aux acides qui s'improvise chanteur du retour à l'acoustique, ça aura du mal à passer auprès de ceux qui avaient encore un minimum d'esprit critique pour écouter la chose suffisamment attentivement et pouvoir émettre un quelconque jugement. D'autant que Barrett élaborera aussi quelques trucs encore moins psychés que ce qu'on attendait de lui, comme "Here I go", une sorte de vaudeville inspiré à la fois par Kurt Weill et les minstrel-shows des premiers temps du jazz, ou encore la mise en musique d'un poème de James Joyce, "Golden hair". Bref, tout ça pour dire que cet album, tout comme le suivant, "Barrett" en 1971, ne recevra pas vraiment un accueil délirant à sa sortie. Il faudra attendre quelques années, et le succès de gens comme Bowie ou Bolan (avec Tyrannosaurus Rex) revenant eux aussi à un mode d'expression largement acoustique pour qu'un nouveau public redécouvre Syd Barrett. Mais entretemps le lutin psychédélique s'était retiré du monde, s'enfermant chez lui, à Cambridge, sa ville natale, où les royalties des premiers disques de Pink Floyd lui permettront de ne pas sombrer dans la misère, et n'occupant son temps qu'à jardiner ou peindre, ayant perdu tout intérêt pour la musique, à l'exception du jazz. Il mourra en 2006, à 60 ans, d'un cancer du pancréas, sans avoir jamais remis les pieds dans un studio d'enregistrement. Cette réédition de "The madcap laughs" est calquée sur une précédente, parue en 1993, et augmentée de 6 prises alternatives d'"Octopus", "No good trying", "Love you", "She took a long cool look" et "Golden hair" (cette dernière datant des sessions de 1968). Notons enfin que Syd Barrett n'était pas rancunier vis-à-vis de ses anciens camarades du Floyd. Outre le fait que, dans les mois qui ont suivi son éviction, il assistera à quelques-uns de leurs concerts depuis les coulisses, David Gilmour et Roger Waters produiront et joueront sur 7 des 13 titres de "The madcap laughs" (Gilmour et Wright apparaîtront sur "Barrett"), un album qu'on peut aujourd'hui considérer comme l'acte fondateur de l'acid-folk, genre qui se porte encore plutôt pas mal aujourd'hui, même s'il reste largement confidentiel. Finalement, comme avec les premiers efforts du Floyd, Barrett en solo aura eu le même destin visionnaire. Malheureusement, les défricheurs et les précurseurs sont rarement ceux qui tirent profit de leurs découvertes. Barrett ne fait pas exception à la règle.

INTERNET

Les **Washington Dead Cats** sont plus sémillants que jamais, notamment avec l'annonce d'un nouvel album imminent, sans parler de leur présence toujours aussi intense sur scène. Ça mérite bien un petit détour par leur site : www.washingtondeadcats.com @ @ @ **Seb & the Rhâa Dicks** est un one man band bancal, décalé et punk. Il vient de sortir un album sur K7 uniquement. Mais heureusement pour vous qui êtes à la pointe de la technologie, il est possible de le télécharger ici : [@ @ @](http://sebandtheradix.free.fr/sebandtheraadicks) Le label **Slow Death** vient de sortir un bien bel objet, un 25cm en couleur avec 4 titres des **Thugs**, enregistrés pour une radio de Seattle en 2008, à l'occasion de leur éphémère reformation. Pour voir la chose, et, pourquoi pas, la commander, c'est par là : [@ @ @](http://www.slow-death.org) Et puisqu'on est dans les inédits des **Thugs**, notons que le label **Pitshark Records** propose lui aussi sa petite galette, sous forme d'un 45t live (vinyl blanc) avec notamment une reprise de "Motörhead" qui va en décoiffer plus d'un : [@ @ @](http://www.pitshark.com) Après avoir vu leur 1er album paraître sur le label japonais **Attitude Record**, les **Lipstick Vibrators** le sortent officiellement en France sur **Rockin' Dogs Records**, le label monté pour l'occasion par Toma, guitariste du groupe : [@ @ @](http://www.lipstick-vibrators.com) Le n° 38 de la feuille d'info **Que vive le rock libre** est disponible sur le site du label **Trauma Social**, n'hésitez pas : [@ @ @](http://trauma-social.propagande.org) Le groupe électro-punk lorrain **Exogène** vient de sortir son second album, toujours très militant et combattif : <http://exogn.perso.sfr.fr>

@@@ Plus de 30 ans après ses débuts **La Souris Déglinguée** se porte toujours plutôt bien, avec notamment des concerts réguliers : <http://clandestines79.fr> @@@ L'association havraise **Les Ancres Noires** organise un festival annuel consacré au polar, **Le Polar à la Plage**, genre littéraire fort prisé d'une bonne partie de la scène rock, d'où l'idée, parallèlement, d'éditer des compils, **Polaroids Rock** (8 depuis 2004), sur le principe de confier à un groupe la mise en musique d'un texte d'un auteur invité du festival : <http://www.lesancresnoires.com> @@@ **Los Straitjackets** est l'un des meilleurs groupes surf de ce côté du spot, si vous ne me croyez pas, allez voir ici de quoi il retourne : <http://www.straitjackets.com> @@@ Broza and sistaz, **Boneshaker** sue sang et eau pour vous délivrer la bonne parole rock'n'roll, allez donc vous convertir : <http://www.boneshaker.fr> @@@ Nouvel album power-pop pour **Dolores Riposte** : www.doloresriposte.com @@@ Le groupe canadien **Silverstein** vient de finir d'enregistrer son nouvel album, "Short songs" (aucune ne dépasse la minute et demie, d'où le titre), qui sortira début 2012. Il y a un petit making of sur leur site : www.silversteinmusic.com @@@ A croire que tout le monde a passé l'été en studio (au moins, ça protège des nuages radioactifs), puisque le groupe américano-russe **Jancee Pornick Casino** annonce lui aussi la sortie d'une nouvelle galette. Ils en causent ici : www.janceewarnick.com @@@ Et pour faire original, les franco-allemands **Curlee Wurlee** viennent de nous pondre non pas 1 mais 2 nouveaux disques, un album et un single. C'est toujours du garage, et c'est toujours très classieux : <http://www.curleewurlee.com> @@@ Intense activité chez les garageux anglais de **Dirty Water** (label et organisation de concerts), pour tout savoir : <http://dirtywaterrecords.co.uk> @@@ Le groupe parisien **Reipas** sort son 1er album, "Dancing with fire", et vient de tourner une amusante vidéo dans les rues de la capitale : <http://reipasmusic.free.fr> @@@ Les japonais de **Guitar Wolf** sont de retour (enfin, ils n'étaient pas non plus partis bien loin ni depuis bien longtemps), avec, eux aussi, je vous le donne en mille, un nouvel album, une tuerie, comme d'habitude : <http://www.guitarwolf.net/english> @@@ L'asso d'organisation de concerts **Horca Shows** vient de relooker son site, un petit état des lieux s'impose : www.horcashows.com @@@ La maison d'édition **Autour du Livre** consacre pas mal de ses parutions au rock. L'un des derniers ouvrages publiés est consacré à **Pearl Jam** : www.adlivre.com @@@ Ca lorgne toujours méchamment du côté de l'Australie (mais pas que) chez le label rennais **Beast Records** qui ne mollit pas d'un sillon et sort de bien bonnes galettes saturées de rock'n'roll. Miam ! On en mangerait : www.beast-records.com @@@ Après avoir enfin découvert en live les brésiliens d'**Autoramas** à l'occasion de leur 1er passage chez nous en septembre, les voilà qui nous sortent aussitôt un nouvel album, "Musica crocante", ça ne chôme pas et ça fuzz à tout va : www.autoramasrock.com.br @@@ Tout nouveau site consacré à des reportages live et des interviews, **Rawk Invaders**. Peu de choses pour l'instant, mais ça ne fait que démarrer. Bon, y a quand même les **Flestones**, **Tokyo Sex Destruction**, les **Mochines** ou **Sickbag**, c'est pas rien. Et mon petit doigt me dit que les **Spermicide** ne sont pas complètement étrangers à tout ça : <http://www.rawkinvaders.com> @@@ L'Espagne est en train de devenir une mine pour la scène garage-heavy-power-rock'n'roll. Le label **Ghost Highway** propose un catalogue impressionnant, avec, en prime, de beaux objets. Que demande le peuple ? Une adresse ? OK ! : www.ghosthighwayrecordings.com @@@ On ne peut pas dire que leur nom soit ce qu'il y a de mieux chez eux, mais il n'en demeure pas moins que **Les Voisins D'En Face** (je vous avais prévenu) font un wock'n'wooll pour le moins énergique et vociférant, entre métal et hardcore : <http://www.voisinsdenface.fr> @@@ <http://www.muppets.com> Ca trouve le cul de penser que la licence des **Muppets** est tombée dans l'escarcelle de ces fachos de chez **Disney**, mais c'est hélas la triste réalité. Désormais, si vous voulez vous offrir la série en DVD la thune tombe directement dans la poche de **Picsou** (pour atténuer la douleur je ne les achète que quand je les trouve d'occasion), et, surtout, parce qu'il faut bien rentabiliser l'investissement, la boîte de **Mickey** (qui, en l'occurrence, peut aussi se mettre au pluriel et sans majuscule) réalise des trucs immondes, comme le film annoncé pour Thanksgiving 2011 (c'est à dire qu'il sera déjà sorti quand vous lirez ces lignes, du moins aux USA). Du coup, moi qui croyait, en me connectant à cette adresse, tomber sur un site de fan traitant de la géniale série télévisée, je me suis retrouvé sur une page annexe de la multinationale Disney qui ne traite, évidemment, que de ce futur film. Et le peu qui en est dit (parce que, bien sûr, comme tout site "officiel", il est à chier et ne donne aucune information intéressante,

hormis le dossier de presse qui sera décliné jusqu'à la nausée dans tous les canards du monde entier) ne donne pas franchement envie d'aller le voir. Bon, si vous voulez néanmoins sauver votre capital-temps, vous pourrez toujours télécharger quelques fonds d'écran (débrouillez vous pour virer le logo Disney au passage) et quelques icônes, vous pourrez également passer 5 minutes avec de petits jeux bien innocents, voire apprendre à faire de la papeterie ou des tasses à café estampillées Muppets, mais, globalement, ça ne vaut pas vraiment la peine de faire chauffer votre disque dur pour ça. Je me mets à la recherche de mieux (si Disney n'a pas fait fermer tous les autres sites, ils en sont parfaitement capables les ordures), et je vous en reparle. N'empêche, quelle pitié ! C'est **Kermit** qu'on assassine ! C'est **Miss Piggy** qu'on baillonne ! C'est **Animal** qu'on enchaîne ! C'est **Fozzie Bear** qu'on censure !

www.digitalnirvana.net

A l'heure où l'on célèbre les 20 ans de l'album "Nevermind", penchons-nous sur ce site, américain, qui liste quasiment tout ce qui est paru sur **Nirvana**, du moins jusqu'en 2004, date des dernières mises à jour. Si la présentation est austère, elle n'en est pas moins très fonctionnelle, ce qui, pour un tel site, vaut mieux sous peine de s'y perdre corps et bien. Pas de risque ici donc, pour un site agencé en 4 grands chapitres, discographie, bootlegs, guide des chansons, et guide vidéo. La première chose c'est que le boulot de recherche est impressionnant. Ainsi la section disco liste les albums, les coffrets, les compilations, les EP's, les singles, les disques promo, les test-pressings, les musiques de films, les apparitions télévisées, les livres, et j'en passe. La section bootlegs n'est pas moins riche, avec notamment une belle série de flexis de couleur (3 par référence en plus) parus en Russie. Pareil pour le guide des chansons qui les liste toutes, originales et reprises, proposant les paroles, ainsi que de nombreux renseignements techniques ou anecdotes à leur propos. De nombreux scans de pochettes et/ou de disques viennent illustrer le tout. Un monument pour tout fan de Nirvana qui se respecte.

<http://www.debenport.com>

Un petit site tout simple consacré aux travaux du photographe de charme américain **Robb Debenport**. 4 galeries en tout et pour tout, à peine une quarantaine de photos (en fait, un peu plus puisque certaines sont des montages en séquence notamment), mais qui démontrent un talent certain, et surtout une



propension à travailler les teintes crépusculaires, beaucoup de clichés sont à dominante orange ou brune, voire bleutée comme pour illustrer un éclairage artificiel. Dans ces ambiances feutrées, le travail des ombres est évidemment très important, suggérant parfois plus qu'il ne montre, soulignant les courbes, voilant les visages, jouant avec les vêtements ou les objets. A noter que Robb Debenport "n'expose" que sur Internet puisqu'il se refuse, jusqu'à présent, à publier de vrais recueils papier de ses tirages. Il s'agit donc là de l'unique occasion d'admirer ces clichés.

<http://www.kauhajoki.fi/~jplaitio/ramones.html>

Là je dis : Attention ! Il s'agit d'un site de fan, un vrai. **Jari-Pekka Laitio-Ramone** (c'est son nom) est le plus grand fan finlandais (et l'un des plus grands fans au monde) des **Ramones**. Depuis 1995, sur son site, il rend hommage à son groupe préféré à travers une multitude d'informations diverses et variées. Bien sûr, depuis le début des années 2000, et les décès successifs de **Joey**, **Dee**

Dee et **Johnny**, une page leur est consacrée à chacun, avec un compte-rendu de la plupart des manifestations qui, depuis, leur sont dédiées. Jari-Pekka se rendant souvent lui-même aux USA, c'est aussi l'occasion pour lui de publier des reportages sur ses excursions américaines. Pour le reste, on a toutes les infos concernant la carrière des Ramones (biographie, discographie, etc), en groupe ou en solo. Pour qui voudrait reprendre un de leurs titres il y a les paroles et les tablatures. Et pour compléter une oeuvre déjà limite biblique, on trouvera également des pages sur des sujets aussi divers que les poupées à l'effigie du groupe ou de ses membres, les guitares **Mosrite** utilisées par Johnny, ou encore le mythique **CBGB's**, liste loin d'être exhaustive, mais la place me manque, et je ne suis pas sûr qu'un numéro du zine y suffirait. Le tout est en anglais, donc compréhensible par le plus grand nombre (plus en tout cas que s'il avait été en finlandais). Et si la présentation est assez fouillis, la navigation est suffisamment fluide pour ne pas en être gêné.



- 442eme RUE LE LABEL**
- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7 Euros pc
 - RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7 Euros pc
 - RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 7 Euros pc
 - RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 7 Euros pc
 - RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 7 Euros pc
 - RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7 Euros pc
 - RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP
16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 18 Euros pc
 - RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7 Euros pc
 - RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland
(CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc
 - RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 7 Euros pc
 - RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 Euros pc
 - RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4
tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 9,5 Euros pc
 - RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3
tracks)
Power punk-rock vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles -
7 Euros pc
 - RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 7,5 Euros pc
 - RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7 Euros pc
 - RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE
R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)
6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll
- Grey vinyl - 7 Euros pc
 - RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the
Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band - 15 Euros pc

